



Universiteit
Leiden
The Netherlands

Le principe d'Anselme : la lecture de l'argument d'Anselme par Charles Hartshorne

Manson, N.

Citation

Manson, N. (2007, February 22). *Le principe d'Anselme : la lecture de l'argument d'Anselme par Charles Hartshorne*. Retrieved from <https://hdl.handle.net/1887/12291>

Version: Corrected Publisher's Version

License: [Licence agreement concerning inclusion of doctoral thesis in the Institutional Repository of the University of Leiden](#)

Downloaded from: <https://hdl.handle.net/1887/12291>

Note: To cite this publication please use the final published version (if applicable).

Chapitre 4

LA REDUCTIO AD ABSURDUM DE GAUNILON

LA PLUS IMPORTANTE OBJECTION faite à Anselme est celle de Gaunilon.⁷³ Elle est la première mais elle est surtout la plus pertinente. Hartshorne pense que cette objection de Gaunilon n'a pas été traitée sérieusement par Anselme⁷⁴ :

Gaunilo's famous attempt to achieve a *reductio ad absurdum* against Anselm, an attempt that the saint rightly refused to take seriously.

D'autres auteurs pensent que Gaunilon formule le contenu de la majeure partie des objections qui seront faites plus tard.⁷⁵ Ces remarques confirment une chose importante, l'objection du moine Gaunilon est une objection solide et qui fait date dans la réflexion autour de l'argument d'Anselme. A en croire Hartshorne, la grande majorité du monde philosophique s'est d'ailleurs contentée, par la suite, d'adopter le point de vue de Gaunilon.⁷⁶ A ses yeux, il est donc d'une certaine manière dommageable qu'Anselme n'ait pas prêté plus d'attention à cette objection. Il nous semble pourtant que malgré sa brièveté, la réponse

⁷³ Gaunilon est un contemporain d'Anselme, il est moine de l'abbaye de Marmoutier, à Tours en France. Anselme, *Monologion, Proslogion*, pp. 289-298, cet opuscule porte le titre de « Quid ad haec respondeat quidam pro insipiente », « Ce que Quelqu'un peut répondre au Nom de l'Insensé. »

⁷⁴ Hartshorne, « What Did Anselm Discover? », *Insights and Oversights of Great Thinkers - An Evaluation of Western Philosophy*, State University of New York Press, Albany, 1983, page 101.

⁷⁵ Anselme, *Monologion, Proslogion*, page 289. Michel Corbin précise même que l'objection de Gaunilon contient toutes les objections que feront Thomas d'Aquin, Kant et tant d'autres penseurs.

⁷⁶ Hartshorne, *Anselm's Discovery*, page 11.

d'Anselme⁷⁷ est loin d'être incomplète. Il est concis mais il n'en est pas moins convaincant.

A. LA REDUCTION PAR L'ABSURDE DE GAUNILON

Anselme définit Dieu tel que l'être « aliquid quo nihil maius cogitari possit » ou traduit en français « tel que rien de plus grand ne peut être pensé ». Nous utiliserons l'une et l'autre de ces deux expressions que nous jugeons équivalentes. Gaunilon, dans un texte court qu'il envoie à Anselme et que celui-ci intègre ensuite dans son *Proslogion*, expose son objection.⁷⁸ Il comprend Anselme de la manière suivante. Dieu est vraiment, *vere sit deus*, dit Anselme, parce que rien de plus grand ne peut être pensé. De sorte que Gaunilon comprend qu'Anselme tire la légitimité de l'existence de Dieu de la définition même de Dieu. Car un être « tel que rien de plus grand ne peut être pensé » ou *quo nihil maius cogitari possit* doit certainement, c'est-à-dire nécessairement exister. L'argument d'Anselme revient à poser, selon Gaunilon, que la perfection comprise comme le *quo nihil maius cogitari possit* est une garantie et une preuve de l'existence d'un tel être.

A partir de la définition de Dieu que donne Anselme, c'est-à-dire à partir de la définition de la perfection et du summum dans la grandeur à être pensé, il serait possible de déduire la conséquence logique de l'existence nécessaire de Dieu. En raisonnant par l'absurde, Gaunilon pousse à bout les limites de la définition d'Anselme. S'il suffit effectivement que dans la définition se trouve l'élément imparable, la perfection, pourquoi cela ne fonctionnerait-il pas avec autre chose ? Si un être « le plus parfait que l'on puisse penser » existe nécessairement, alors une

⁷⁷ « *Quid ad haec respondeat editor ipsius libelli* », Anselme de Cantorbéry, *Monologion, Proslogion*, pp. 299-318.

⁷⁸ Anselme, *Monologion, Proslogion*, pp. 289-298, cet opuscule porte le titre de « *Quid ad haec respondeat quidam pro insipiente* », « Ce que Quelqu'un peut répondre au Nom de l'Insensé. »

chose « la plus parfaite que l'on puisse penser » ne doit-elle pas également nécessairement exister ?

Gaunilon demande si ce que l'on dit pour un être, n'est pas logiquement applicable à ce que l'on dit pour toute autre chose comme pour tout autre être, et propose pourquoi pas pour une chose qui est une île, par exemple. Il demande si la perfection, plus précisément, le critère de la plus haute perfection concevable, ne serait pas, en définitive, le critère qui garantisse l'existence. Il se demande si le caractère de perfection ne serait pas ce qui constitue la preuve de l'existence d'une chose : une chose existe si cette chose est la plus parfaite chose possible concevable et pensable dans sa catégorie. Une île aussi peut être pensée « la plus grande possible ». Imaginons, dit Gaunilon, une île parfaite, si nous pensons, *in intellectu*, cette île parfaite, alors cette île, parce qu'elle est parfaite, existe aussi nécessairement. De ce fait, l'île la plus parfaite concevable existe en raison même de ce critère du *quo nihil maius cogitari possit*, tout comme l'être le plus parfait concevable existe en raison du même caractère *quo nihil maius cogitari possit*. La perfection entraîne ainsi la nécessaire existence de quoi que ce soit. Brillant raisonnement par l'absurde, on peut penser *in intellectu* n'importe quelle chose pourvu qu'on la pense « telle que rien de plus grand ne peut être pensé ». Ensuite, cette chose acquiert l'existence, une existence nécessaire en raison même de sa perfection. Toute chose ou tout être qui a pour particularité d'être le plus parfait concevable dans sa catégorie est une chose ou un être qui existe nécessairement.

B. COMMENT REpondre A GAUNILON

Gaunilon n'a pas tout à fait compris l'argumentation de son contemporain Anselme. C'est comme si tous les deux ne se référaient pas à la même réalité, et ne partaient pas des mêmes présupposés. Pour cette raison la réduction par l'absurde de Gaunilon s'avère non pas fausse mais plutôt inadaptée au raisonnement initial d'Anselme. Peut-être est-ce la raison pour

laquelle ce dernier n'a pas cherché à plus argumenter dans sa réponse à Gaunilon.

Tels sont les autres points que tu m'objectes au nom de l'insensé, il est facile de s'en déprendre, même pour qui possède peu de sagesse ; aussi ai-je estimé qu'il fallait me dispenser de le montrer.⁷⁹

Pour reprendre ce quiproquo entre les deux penseurs, il faut considérer le domaine de pensée de chacun d'eux. Anselme écrit qu'il existe un « tel que rien de plus grand ne peut être pensé » et que l'existence de cet être est forcément une existence nécessaire. Gaunilon rétorque qu'avec une île la plus parfaite pensable, on peut aussi dire en appliquant le raisonnement d'Anselme que cette île a forcément une existence nécessaire. Déjà à ce stade, un malentendu existe. Dans son objection, Gaunilon fait référence à la notion de « plus parfait » ou de « parfait » faisant ainsi d'emblée l'amalgame entre la notion du « tel que rien de plus grand ne peut être pensé » et la notion de « parfait » ou de « plus parfait ». Or, chez Anselme, la notion de « tel que rien de plus grand ne peut être pensé », décrite dans le *Proslogion* XV n'est pas assimilable avec la notion de « plus parfait pensable ». Un être « tel que rien de plus grand ne peut être pensé » est autre chose qu'un être « le plus parfait pensable ». Parce ce qu'un être « tel que rien de plus grand ne peut être pensé » n'est pas soumis aux mêmes limitations puisqu'il est lui-même par définition au-delà de toutes notions de limitations. Cette réalité peut être formulée également dans les termes de contingence et de nécessité. C'est-à-dire qu'il y a des choses contingentes qui existent, les êtres humains, le monde, notre univers. La notion de « plus grand » ou « plus parfait pensable » évolue dans cette réalité de la contingence. Car, écrit aussi Anselme, en répondant à Gaunilon :

⁷⁹ Anselme, *Monologion, Proslogion*, page 307.

Car, même si l'on dit : le temps est toujours et le monde partout, celui-là n'est cependant pas tout entier toujours ni celui-ci tout entier partout. De même que certaines parties du temps ne sont pas quand d'autres sont, de même on peut penser qu'elles ne sont jamais. Et, de même on peut supposer qu'elles ne sont nulle part. Ce qui est joint en parties pouvant être dissout par la pensée et n'être pas, on peut penser que, même s'il est, tout ce qui n'est pas tout entier quelque part n'est pas. Mais on ne peut penser que 'Tel que rien de plus grand ne peut être pensé' ne soit pas, s'il est. Autrement, s'il est, il n'est pas tel que plus grand ne puisse être pensé, ce qui ne convient pas.⁸⁰

C'est de la nécessité d'existence dont nous parle Anselme. C'est aussi de la concurrence ou de compétitivité de l'existence, c'est-à-dire de la contingence des choses, surenchérit Hartshorne. Anselme introduit avec ses propres mots la distinction entre les choses contingentes et les choses nécessaires. L'intérêt majeur d'un penseur tel que Hartshorne est d'avoir systématisé cette distinction déjà présente chez Anselme. En effet, Anselme écrit un peu avant ce passage précité, que si cet être « tel que rien de plus grand ne peut être pensé » peut être pensé alors cet être est nécessaire. Parce que cet être ne peut être pensé que sans aucun commencement et tous les êtres ou toutes les choses que l'on peut penser comme pouvant être ou ne pas être, toutes ces choses ou tous ces êtres sont pensés avec un commencement. Or, le « tel que rien de plus grand ne peut être pensé » ne se pense pas en terme de « être » ou « ne pas être », donc, conclut Anselme, si « cet être peut être pensé, il est par nécessité. » C'est donc avec cette nette distinction entre les choses contingentes et les choses nécessaires, révélées par Hartshorne, qu'Anselme répond à Gaunilon. Gaunilon ne s'avère pas capable de penser en terme de nécessité, mais reste coincé dans les termes de la contingence. La validité de l'argument d'Anselme reste étrangère à celui qui, à l'instar de Gaunilon, ne considère pas les notions de contingence et de nécessité. Et nous verrons que sur cette distinction repose la pertinence de la réhabilitation d'Anselme par Hartshorne.

⁸⁰ Anselme, *Monologion, Proslogion*, pages 301 et 303.

Quelquefois Hartshorne est extrêmement sévère avec Gaunilon. En particulier lorsque Hartshorne veut défendre la validité de *Proslogion* III contre la faiblesse du II.

If the reader is surprised at my severity, let him hear from two distinguished scholarly specialists on Anselm (Koyré and Karl Barth):

Gaunilo seems to have understood the corrections which Saint Anselm addressed to him; at least, he did not reply. The moderns have neglected this highly instructive polemic, and this is why we have seen them repeating since Gassendi, since Kant, and down to our time (1923) the same objections, the same errors, as those of the monk of Marmoutiers. [Koyré]

Only fools and their theological and philosophical advocates, the Gaunilos, are capable of supposing that the measure of existence in general is the measure of God's existence, or of either remaining simply entangled in the dialectic of *Prosl* II, or else of taking *Prosl*. III to be conditioned by *Prosl*. II. But it is altogether otherwise: the existence of God is the measure of Existence in general, and if either of the Anselmian chapters ultimately and decisively conditions the other, it is *Prosl*. III which conditions *Prosl*. II, not vice versa. [Barth]⁸¹

Après un tel réquisitoire, quel philosophe osera encore défendre Gaunilon ? Nicolas Wolterstorff⁸² a écrit une défense de l'objection de Gaunilon relativement récemment en 1993. Une défense qui explique que si les conclusions de l'objection de Gaunilon ont semblé si absurdes, cela prouvait simplement que le raisonnement d'Anselme avait une faiblesse et non pas que Gaunilon aurait commis une erreur de réflexion ou de raisonnement.

But Gaunilo was not offering an analogue to all possible variations on Anselm's argument; he was offering an analogue to Anselm's

⁸¹ Hartshorne, *Anselm's Discovery*, pp. 12-13.

⁸² Wolterstorff, Nicolas, « In Defense of Gaunilo's Defense of the Fool », Evans, C. Stephen & Westphal, M. (eds.), *Christian Perspectives on Religious Knowledge*, Eerdmans, Grand Rapids, 1993, pp. 87-111.

argument. The analogue is apt. The absurdity of its conclusion shows that something has gone wrong in Anselm's argument. Gaunilo offered a suggestion as to what that was.⁸³

Résumons. L'objection de Gaunilon, principalement son exemple de l'île la plus parfaite, repose sur une conception des choses uniquement régie par la contingence. Or chez Anselme, le « tel que rien de plus grand ne peut être pensé » est un être pensé au-delà de toute contingence.

On ne peut penser que 'Tel que rien de plus grand ne peut être pensé' ne soit pas (...) S'il se pouvait penser en effet qu'il n'est pas, il se pourrait penser qu'il a commencement et fin. Mais ceci ne se peut.⁸⁴

De sorte que pour comprendre Anselme, Gaunilon doit se déplacer du contingent vers le non-contingent, c'est-à-dire vers ce qui n'est soumis à aucune condition pour exister, bref, en un mot, vers le nécessaire. Ce mouvement réalisé, il apparaît clairement que l'île de Gaunilon n'est pas un exemple approprié pour contester le « tel que rien de plus ne peut être pensé » d'Anselme. Car une île est contingente, et évolue donc dans le domaine de la contingence alors que le « tel que rien de plus grand ne peut être pensé » ne peut être contingent, et évolue donc dans le domaine du nécessaire. Avec Hartshorne, cette différence entre une île, même la plus parfaite possible, et un Etre, est renforcée par la notion de degré d'être. Il nous faut ici ouvrir une parenthèse pour expliquer cette notion de degré d'être.

L'être le plus parfait possible ne peut en aucun cas être traité de la même manière qu'une chose ou un objet le plus parfait possible. Hartshorne part d'une espèce de présupposé. L'être défini comme le plus parfait possible se différencie d'une chose ou d'un objet défini comme le plus parfait possible. Les parentés certaines entre Hartshorne et la pensée du *Process* se manifestent

⁸³ Wolterstorff, Nicolas, « In Defense of Gaunilo's Defense of the Fool », page 111.

⁸⁴ Anselme, *Monologion, Proslogion*, page 305.

ici pleinement. Une notion développée dans la pensée du *Process* peut éclaircir ce présupposé de Hartshorne selon lequel une chose la plus parfaite possible est différente d'un être le plus parfait possible, cette notion s'appelle la notion de degré d'être. Sans pour autant instaurer une hiérarchie qualitative entre les choses, la Pensée du *Process* parle du degré d'être des choses et des êtres. Paul Tillich, qui connaît aussi de nombreux recoupements avec ce courant de pensée du *Process*, parle ainsi du degré d'être.⁸⁵ L'être humain est donc selon cette classification celui qui possède le degré d'être le plus haut. Nous comprenons que cette supériorité est d'ordre qualitative et non pas d'ordre quantitative. Une pierre, par exemple, a un degré d'être moins complexe qu'un être humain parce qu'elle procède de moins d'interconnexion qu'un être humain. Aussi un être humain a-t-il un degré d'être supérieur à une chose en raison de la plus grande complexité des interconnexions de cet être. Lorsque nous élevons à la puissance exponentielle, et *in intellectu* la complexité d'un être, alors son degré d'être aussi connaît une croissance exponentielle. L'être « le plus parfait pensable » atteint donc une complexité telle qu'elle échappe à nos capacités intellectuelles humaines. C'est pourquoi, pour Hartshorne, un être « le plus parfait pensable » ne ressemble en rien à une chose « la plus parfaite pensable ». Déjà par définition, l'être humain est plus complexe et possède un degré d'être plus élevé que la chose. En conséquence l'être

⁸⁵ Paul Tillich, *Systematic Theology – Life and the Spirit. History and the Kingdom of God*, volume 3, University of Chicago Press, Chicago, 1963, page 36, « One distinguishes between lower and higher forms of life in the realm of the organic. Something must be said about this distinction from the theological point of view, because of the wide symbolic use to which all forms of organic life, especially the higher ones, are subject and because of the fact that man – against the protest of many naturalists – is often called the highest living being. First of all, one should not confuse the 'highest' with the 'most perfect'. Perfection means actualisation of one's potentialities; therefore, a lower being can be more perfect than a higher one if it is actually what it is potentially – at least in a high approximation. And the highest being – man – can become less perfect than any other, because he not only can fail to actualise his essential being but can deny and distort it. », et voir aussi *Amour Pouvoir et Justice, Analyses ontologiques et Applications éthiques*, PUF, Paris, 1964, page 26.

suprême ne peut supporter la simple analogie avec une chose. Refermons la parenthèse.

Il faut préciser que l'objection de Gaunilon reste néanmoins une objection sérieuse.

Comme nous l'a appris Wolterstorff, la méthode de Gaunilon est loin d'être elle-même incohérente. En effet, l'objectif de Gaunilon a réellement mis à jour une faiblesse du raisonnement d'Anselme. Même réfutée elle ouvre encore la voie à l'objection de Kant. Qu'elles soient des propriétés abstraites contingentes ou des propriétés abstraites nécessaires, la question de Kant c'est-à-dire celle de l'articulation entre le sujet et le prédicat demeure une question pertinente.

